Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 20

Artikel: Edmond Rostand
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-252956

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

EDMOND ROSTAND

Tout prochainement, en juin, l'Académie française recevra solennellement Edmond Rostand, son Benjamin.

Qui ne connaît, au moins de nom, Edmond Rostand, le jeune et glorieux poète? Qui peut ignorer aujourd'hui l'illustre dramaturge auquel la scène française doit des chefs-d'œuvre tels que *Les Romanesques*, *La Samaritaine*, *Cyrano de Bergerac*, joué dans le monde entier, et *L'Aiglon* où Sarah Bernhardt tenait le rôle du duc de Reichstadt ?

Edmond Rostand est né au pays du soleil, dans cette Provence qu'il aime tendrement.

Il débuta par un volume de vers, *Les Musardises* et, tout de suite, se révéla comme un poète charmant. Mais il ne lui suffisait pas de faire des vers mignards et mignons : le théâtre le tentait.

La Comédie française joua sa première œuvre dramatique :

Les Romanesques dont nous parlions tout à l'heure. C'était en 1893 ou 1894 — il n'y a pas dix ans !

Depuis lors, quel chemin parcouru ! Servi par des interprètes tels que Coquelin et Sarah, Edmond Rostand connut les triomphes les plus flatteurs et les plus justifiés : succès littéraires et succès d'argent. C'est par des centaines de mille francs que se chiffrent les sommes rapportées à l'auteur, non peut-être par *Les Romanesques* ou par la *Princesse lointaine*, mais par le fameux *Cyrano* et *L'Aiglon*.

Edmond Rostand a épousé une femme exquise, elle-même poète délicat, Rosemonde Gérard, qui avant son mariage avait publié un volume de vers d'une fraîcheur et d'une tendresse infinies : *Les Pipeaux*.

E. B.

A TRAVERS LES VOSGES

(Suite)

Ici, comme partout, depuis quelques années, vous trouvez un prodigieux entassement d'hôtels qui masquent la vue du beau lac d'azur ; ici, comme partout, vous trouvez la vie fastidieuse des casinos, des attractions idiotes de foires ; ici, la morgue des hôteliers et leurs tarifs exorbitants, ici, surtout, toute cette foule, venue des villes, et qui s'imagine goûter les plaisirs de la campagne, en se promenant tout du long du boulevard du lac et de l'avenue de la gare.

Oh ! qui nous rendra le vieux et pittoresque Gérardmer d'il y a cinquante ans, la bourgade paisible et si riante qui se reflétait dans les eaux de son lac, les bons habitants du lieu si avenants et si hospitaliers, et toutes ces merveilles de la nature qu'on a un peu trop modernisés pour les blasés des grands hôtels luxueux !

Pour arriver à Gérardmer, il y a deux chemins... deux routes incomparables... la vallée de la Vologne, d'une part et le col de la Grosse-Pierre d'autre part.

Et c'est par cette dernière route que nous arrivons au pays des miracles, en venant des sites grandioses et désolés de La Bresse.

Pour arriver à ces splendeurs de Gérardmer, pour contempler ces coteaux et ces lacs si vantés, pour boire un peu à ces ruisseaux tombant en cascades du haut des rochers, pour jouir de ces paysages célèbres qu'on a si justement appelés le Paradis de la Lorraine, il faut suivre une route dure et pénible ; les échelons de cette nouvelle échelle de Jacob sont très raides, et il nous faudra des heures pour aller de La Bresse à la bourgade de Gérardmer, assise au pied de son lac, entourée de vertes forêts où sont d'opulents castels de plaisance.

Dans les champs, les rocs, les sentes fleuries, les chemins creux qui s'enfoncent et qui montent, nous allons vers cet Eden promis à nos fatigues.

Longtemps nous allons et nous venons dans les lacets de la montagne, semblant revenir toujours au-dessus du clocher de La Bresse, face aux collines chauves où se dressent les quatorze stations d'un calvaire monumental.

A travers les maisons isolées, à travers les prairies qu'on fauche, à travers les troupeaux gardés par des bergères qui *ramandent* les bas pour le prochain hiver, bergères aux pieds nus dans leurs fins sabots vernis, nous allons, montant, montant sans cesse, jusqu'au moûtier des Fées, au faîte de la Grosse-Pierre, énorme colosse de granit de 1080 mètres d'altitude.

Après un moment de repos, la descente va commencer désormais, le long du val de Creusegoutte, dans les roches abruptes et les bois silencieux de sapins, où des éboulis nous disent les cataclysmes de tous les âges.

Ici, des pentes raides et qui font frémir ; là, des talus gazonnés ; plus loin, des pierres levées en menhirs et en aiguilles, ailleurs des dômes et des tables spacieuses pour les géants d'autrefois ; toujours et